

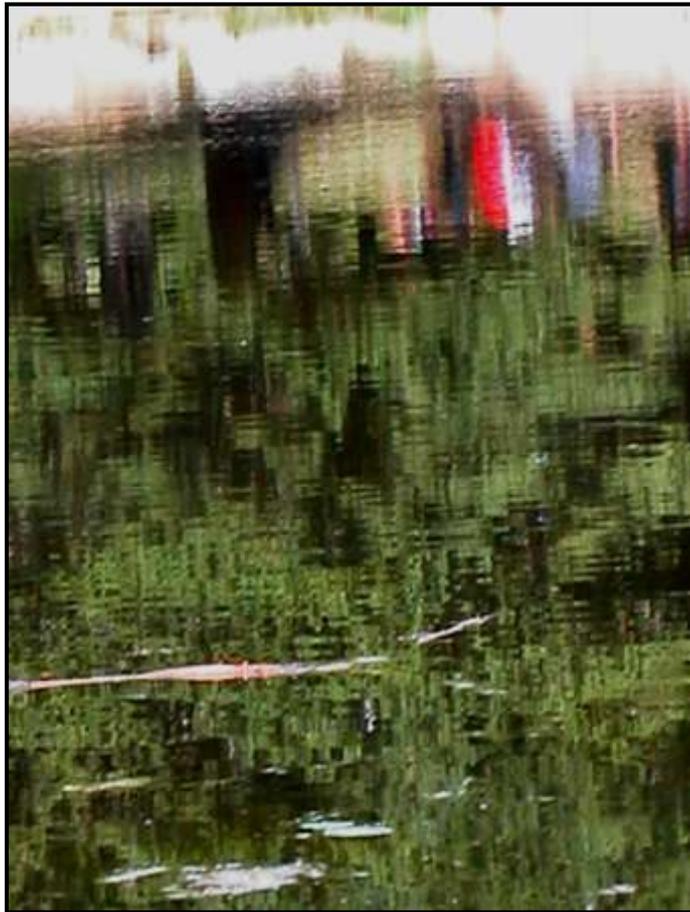
Dialogue intérieur II



MOI N°1 – D'où viennent-ils ? De loin, de près ? C'est le week-end, milieu d'août. Ils ont trouvé sans doute qu'il faisait trop chaud dans la plaine, ils ont voulu se rafraîchir en altitude. Ils ont trouvé cette table, ce banc. Ils ont mangé : c'est bon le plein air. Un sac à terre : les restes du repas. Adultes, enfants ? D'ici je ne distingue pas. Tout ce monde a l'air sage. Sûrement une famille heureuse. Y en a-t-il ? Je pense à ma propre histoire, à ce qui m'est arrivé. Déboires conjugaux, du duo au duel. Banal bien sûr. Intéressant de savoir pourquoi les gens s'aiment, se haïssent. (*Un temps*) Et qu'est-ce qu'ils vont faire tout à l'heure ? Se lever, s'amuser. Au contraire sérieusement discuter ? J'aimerais bien être près d'eux, les observer tout à loisir. Et pourquoi ne pas engager la conversation ? On gagne toujours à la fréquentation des gens. On s'enrichit. À leur contact l'imagination s'enrichit. Balzac suivait ses foules, Baudelaire ses « petites

vieilles » (et pas pour leur arracher leur sac !). Je suis de bonne humeur aujourd'hui. Le temps y concourt. Tout à l'heure je vais aller faire des ricochets sur cet étang, pour savoir si je n'ai pas perdu la main depuis mon enfance. Quelle enfance ? La même que celles-là, bruyantes, autour de moi ? Décidément nous sommes tous pareils. (*Un temps*) Peut-être une partie de boules ? Et si je me faisais inviter ? En tout cas je ne risque rien à regarder... Un œil seulement. Comme je suis spirituel ! (*Soupir heureux*) Je m'étire au soleil, paresseusement. C'est bon d'être un homme, vivant, avec la terre sous ses pieds. Ne pensez-vous pas ? Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère... Je suis homme, et rien d'humain ne m'est étranger. (*Un temps*) Ils ont bien choisi leur place, bien à l'ombre de ce pin. Ces pins, bien sûr, c'est pour nous qu'ils ont été plantés. Par nous aussi, pourquoi pas ? Salut, mes amis, je vous garde définitivement en mon cœur. (*Fredonnant l'hymne européen*) Tous les hommes deviennent frères... (*Décidé*) Allons, rapprochons-nous.





MOI N°2 – C'est beau. Un tableau abstrait. Du vert, un trait de rouge. Couleurs complémentaires. Bonnet rouge des personnages de Corot, sur fond de vert. En peinture, travaillé au couteau. Des filaments, des linéaments, des formes embryonnaires, non finies. Toute œuvre est le masque mortuaire de son intention. Il ne faut pas finir. Achever, c'est tuer, comme on le dit d'un homme blessé. Et finir c'est aussi détruire : cet homme est fini. C'est un *has been*... Exécuter aussi... L'exécution d'une œuvre, c'est sa fin, comme celle d'un condamné. Préférons les débuts, quand tout est possible, quand tout s'ouvre, quand rien n'est encore joué. Toute détermination est une négation, tout choix, une exclusion. La vie m'a appris que rien n'arrive, que le plus beau est dans l'attente, l'indécision, l'indistinction initiale. Ils me font rire ceux qui disent : « Tu verras plus tard ». Plus tard, on ne voit *rien*. On regrette tous les choix qu'on a faits, et qui ont ré-

duit l'éventail des possibles. Regrets sur quoi l'Enfer se fonde... Les hommes, avec leur sagesse, tous ces sectateurs du progrès humain... On m'a dit (la Bible), que du chaos initial doit émerger un ordre par assignation d'une place bien définie à chaque chose. Quelle blague ! Vive le *tohu-bohu*, au contraire, la plasticité, l'ouverture... Assez de catéchisme. Je suis content qu'ici il n'y ait point d'*horizon* : pas de limite (en grec), de borne, d'enfermement. (*Un temps*) Le geste aussi du peintre : je le vois. Je participe, collabore avec lui. Moi aussi je peux tracer des traits, comme lui, maçonner l'œuvre. Elle n'est que l'exposé de ses propres possibles. (*Un temps*) Et quant à la mémoire, au souvenir des choses, au rappel du monde, je m'en moque. C'est d'appel, non de rappel, qu'il est question. (*Un temps*) Et le sens ? Je n'en sais rien. On ne sait jamais, jamais on ne sait, de toute façon. Je laisse cette ambition aux hommes qui croient savoir. D'ailleurs je les vois de loin, de haut, seulement silhouettés. Ils sont fantomatiques, et je m'enfonce dans mes rêves sans fin. Cet élément liquide, cette vie fœtale par quoi tout homme est passé... J'y retrouve mon enfance, différente des autres, isolée, contemplative. Pauvre philanthrope, toi qui cherches le chaud contact de tes semblables, passablement répugnant pour moi... La société humaine ne m'a jamais bien captivé, et les hommes eux-mêmes, si finalisés et intéressés, je les laisse à leurs inutiles tâches, annulés par les taches, les formes et les couleurs.



Superbolquère, 17 août 2002

© Michel Théron - 2010

